

UN
MARI BRULÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. E. NUS ET ÉLIE SAUVAGE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre
des Folies-Dramatiques, le 28 octobre 1851.



BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
LIBRAIRE DES THÉÂTRES ROYAUX,

RUE DES PIERRES, 46,

Le soir au Théâtre Royal de la Monnaie.

—
1852

PERSONNAGES.**ACTEURS.****JULES D'AUBIGNY.****M. BOISSELOT.****AMÉLIE, sa femme.****M^{lle} DUPLESSY.****MARIETTE, sa femme de chambre.****DINAH.**

La scène se passe à Paris chez M^{me} d'Aubigny.

S'adresser pour la musique de cette pièce à M.
ROUBIÈRE, directeur de l'Agent-Dramatique, rue
Fossé-aux-Loups, 9, à Bruxelles.

UN MARI BRULÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.



Le théâtre représente un salon meublé avec goût. A gauche, un métier à tapisserie. Sur une table ronde en laque, un vase de Chine avec un bouquet de violettes. Un piano à droite, au premier plan. Au deuxième plan, une fenêtre. Porte au fond. A gauche, la chambre d'Amélie.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLIE, MARIETTE.

Au lever du rideau, Amélie, en très-simple négligé, est devant le métier à tapisserie ; elle travaille ; après une pause ; elle agite une sonnette Mariette entre.

AMÉLIE.

Le facteur n'est pas venu ?

MARIETTE.

Non, madame.

AMÉLIE (regardant la pendule).

Il n'est pas en retard... je puis encore espérer.

MARIETTE.

Madame attend cette lettre avec bien de l'impatience ?

AMÉLIE.

Oui !

MARIETTE.

Elle est peut-être de... monsieur ?

AMÉLIE (avec un soupir).

Non !

MARIETTE.

Ah !... (*Avec intérêt.*) Madame ne serait pas veuve ?

AMÉLIE.

Non !

MARIETTE.

Alors, monsieur est... en voyage ?

AMÉLIE (*impatientée*).

Oui.

MARIETTE.

Madame l'attend très-prochainement, je suppose.

AMÉLIE.

Je ne sais.

MARIETTE.

C'est singulier. (*A part.*) Dire que je suis dans cette maison depuis huit jours, et que je n'ai pu savoir encore... c'est honteux... je le saurai. (*Haut.*) Est-ce que monsieur !... ça se voit si souvent... les hommes avant le mariage... ce sont des anges de douceur et de fidélité... mais la cérémonie faite...

AMÉLIE (*souriant*).

Le masque tombe, et l'ange s'évanouit !

MARIETTE.

Le mari de madame était peut-être comme tant d'autres, un joueur, un coureur, un mauvais sujet ?

AMÉLIE.

Mauvais sujet... les hommes le sont tous, plus ou moins, Mariette.

MARIETTE.

Et monsieur l'était un peu... plus... je parie ?

AMÉLIE.

Lui ! Mariette, le meilleur, le plus noble des hommes.

MARIETTE.

Je ne puis pas croire pourtant que ce soit par indifférence pour madame.

AMÉLIE.

Par indifférence, mais il m'adorait.

MARIETTE.

Ah ! c'est donc madame qui ne l'aimait pas ?

AMÉLIE.

Moi, Mariette, ne pas aimer mon mari !

MARIETTE.

Eh ! madame, cela se voit tous les jours... et dans la meilleure société.

AMÉLIE.

M. d'Aubigny est mon premier et mon seul amour.

MARIETTE (à part).

Deux époux qui s'adorent et qui vivent si loin l'un de l'autre... il doit y avoir là-dessous quelque chose de... (*Haut et vivement.*) Ah ! j'y suis. Monsieur est officier de marine ?

AMÉLIE (avec impatience).

Eh ! non, quand il est revenu en France pour m'épouser, selon le vœu de nos deux familles, il habitait New-Yorck depuis deux ans. (*Soupirant et comme à elle-même.*) Et ce fut seulement le jour de son arrivée à Paris qu'eut lieu l'horrible catastrophe qui a causé notre malheur.

MARIETTE.

Ah ! il y a une catastrophe... au fait, sans une catastrophe, je ne m'expliquerais pas...

AMÉLIE (se levant).

Oh ! il me semble que cela s'est passé hier... C'était un soir, des cris : au feu ! au feu ! se font entendre... mon père et moi, nous nous levons épouvantés, et à quelques pas d'ici, nous apercevons la manufacture de papiers peints, d'où s'élançaient des tourbillons de flammes et de fumée.

MARIETTE.

Ah ! mon Dieu !

AMÉLIE.

Les ouvriers qui habitaient la fabrique fuyaient, tremblans et effarés, emportant leurs enfans et leurs objets les plus précieux. Mais déjà les flammes sortaient par toutes les ouvertures et empêchaient les plus hardis de pénétrer... Tout à coup une femme arrive, folle, égarée... elle a laissé son enfant seul, endormi dans son berceau... elle veut se jeter au milieu de l'incendie... on l'arrête, mais personne ne s'offre pour sauver l'enfant, lorsqu'un jeune homme en habit de voyage, saute d'une chaise de poste, et malgré les cris qui veulent le retenir, s'élançe et disparaît dans le brasier... quelques minutes se passent, il ne reparait pas... minutes d'angoisses et d'anxiété terribles... on le croit perdu, lorsque, tout à coup, on l'aperçoit sortant du gouffre enflammé et portant un enfant dans ses bras... Ce furent alors des cris d'enthousiasme, des applaudissemens frénétiques.

MARIETTE.

Je le crois bien !

AMÉLIE.

..I remet l'enfant aux bras de sa mère... et meurtri,

sanglant, défiguré, il tombe évanoui au pieds de la foule... c'était M. Jules d'Aubigny, mon futur mari.

MARIETTE.

Oh! le brave jeune homme!... Mais moi, j'aurais été folle de cet homme-là!

AMÉLIE.

Eh! c'était déjà fait!... on le transporta mourant dans cette maison. Les secours d'un médecin le rap-
pelèrent à la vie... mais le cruel docteur nous annonça qu'il n'avait pas vingt-quatre heures à vivre.

MARIETTE.

Juste ciel!

AMÉLIE.

Et moi, folle, éperdue, plus mourante que lui, je déclarai avec des pleurs, avec des cris que je voulais être sa femme, porter son nom avant de le perdre pour toujours. On céda à mes instances, aux siennes. Nous fûmes mariés le lendemain matin, et le soir même...

MARIETTE.

Il mourut!

AMÉLIE.

Au contraire, une crise salutaire avait eu lieu, et le médecin répondait de ses jours.

MARIETTE.

C'était l'effet du mariage! Pour ma part, si j'étais bien malade, je ne voudrais pas d'autre remède que celui-là!

AMÉLIE.

Pendant huit jours, il eut la fièvre, le délire, et moi, j'étais là, veillant à son chevet. Pour le calmer, je faisais de la musique, je chantais cet air que tu m'entends

chanter si souvent, et qui ne manquait jamais d'apaiser ses transports.

AIR : *Fillette au corset blanc.*

Dormez, dormez, 'ui disais-je !
 Je suis là, mon noble époux.
 Sous l'amour qui vous protège,
 Sans douleur endormez-vous.
 A ma voix, sa peine amère
 Toujours (bis) se calmait,
 Et comme aux chants de sa mère
 L'enfant ferme sa paupière,
 Bientôt il s'endormait.

MARIETTE.

A la bonne heure ! aussi je me disais, certainement, c'est joli... mais toujours le même air, ce n'est pas naturel.

AMÉLIE.

Mais le feu l'avait horriblement défiguré.

MARIETTE.

Pauvre jeune homme !

AMÉLIE.

Et le médecin déclarait qu'il n'y avait pas de remède.

MARIETTE.

Pauvre petite dame !

AMÉLIE.

Quand la fièvre l'eut quitté, il demanda un miroir... il y jeta un coup-d'œil, le miroir lui tomba des mains.

MARIETTE.

Et se brisa. Ah ! c'est signe de bien grands malheurs.

AMÉLIE.

Et le lendemain, il avait disparu.

MARIETTE.

Là, vous voyez bien.

AMÉLIE.

En me laissant une lettre, où il me disait qu'il ne voulait pas que je fusse victime de mon dévouement... qu'il me rendait toute ma liberté.

MARIETTE.

Toute entière... par exemple, voilà qui s'appelle un procédé bien délicat.

AMÉLIE.

Que je ne devais pas essayer de le voir... que ses mesures étaient prises pour détourner toutes nos recherches.

MARIETTE.

Ah ça! madame, il était donc bien laid?

AMÉLIE (naïvement).

Oh! oui...

MARIETTE.

Et avant ce fatal accident?...

AMÉLIE.

On le citait comme un cavalier accompli.

MARIETTE.

Quel dommage!

AMÉLIE.

Mais le soir où on le transportait mourant dans cette maison, je le voyais pour la première fois...

MARIETTE.

Après tout, c'était pousser un peu loin les scrupules... Si tous les maris qui jouissent d'un physique désagréable, abandonnaient leurs femmes sous ce prétexte-là, il y aurait bien des veuves à consoler... et je ne comprends pas que M. d'Aubigny...

AMÉLIE.

Oh ! c'est que M. d'Aubigny n'est pas un homme comme un autre, c'est ce qu'on appelle dans le monde un original, un homme excentrique... Sa conduite est un composé de grandes actions, de nobles dévouemens, et des singularités les plus extravagantes.

MARIETTE.

C'est très-embarrassant, cette position-là... quand on est jeune et jolie comme madame, il vient des amoureux, et ma foi...

AIR : *Charlatanisme.*

On a beau s'jurer chaque jour
Qu'on restera fidèle et sage...
Et qu'on cherch'ra contre l'amour,
Un refug' dans le mariage...
D'une jeune femme, un mari
Est la garnison naturelle,
Mais si la garnison, ainsi,
Désert' en face de l'ennemi.
Que peut faire la citadelle?...

AMÉLIE.

Oh ! il reviendra... nous sommes certains déjà qu'il est en Italie... mon père pense être sur ses traces... et s'il le trouve, il m'a juré de le ramener mort ou vif...

MARIETTE.

Ah ! voilà un père !... (*On sonne en dehors.*)

AMÉLIE (vivement).

Si c'est une lettre, vous me l'apporterez tout de suite... tout de suite !

MARIETTE.

Oui, madame... (*Elle sort.*)

AMÉLIE (seule).

Mon père doit être à Naples depuis huit jours...

Aurait-il découvert la retraite de mon mari? Je suis d'un impatience...

MARIETTE (revenant).

Madame... Madame... grande nouvelle...

AMÉLIE.

Qu'y a-t-il?...

MARIETTE.

Un monsieur de fort bonne mine, ma foi, demande à parler à madame.

AMÉLIE (sans se lever).

Que me veut-il?

MARIETTE.

Il apporte à madame une lettre de son mari.

AMÉLIE.

De mon mari!... Ah! qu'il vienne... Mais je ne puis le recevoir ainsi... Faites entrer au salon, et priez d'attendre... vous reviendrez bien vite m'aider à ma toilette... (*Elle rentre.*)

MARIETTE (parlant en dehors).

Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur... madame vous prie d'attendre un instant.

JULES (entrant par le fond).

C'est bien, mon enfant, j'attendrai. (*Mariette sort.*)

SCÈNE II.

JULES, *seul.*

Enfin, me voilà chez ma femme! C'est singulier, j'éprouve une émotion... assez naturelle, après tout...

car je ne puis me dissimuler que si ma position est intéressante, elle a aussi ses côtés dangereux. Quand je songe aux tristes découvertes que peut me procurer mon incognito, c'est effrayant, parole d'honneur. Mais je l'ai juré, j'aurai du calme, du sang-froid... et si l'épreuve que je viens tenter ne m'offre qu'un résultat... contrairement ! j'aurai la philosophie de mon état ! de mon état de mari... je quitterai ma femme, cette fois, pour toujours... sans divulguer mon secret... sans qu'elle puisse seulement me soupçonner d'un retour aussi... intempestif... (*Se regardant dans une glace.*) Il est impossible qu'elle me reconnaisse, elle ne m'avait jamais vu... avant mon accident. Quand je me regarde, c'est à peine si je me reconnais moi-même. Béni sois-tu, ô Fontanarose Livournien, dont la recette merveilleuse a rendu à mon visage les charmes de son teint primitif !... grâce à ta sublime découverte, je puis compter de nouveau parmi les hommes... les femmes me regardent sans détourner la tête, et l'aspect de mon visage ne fait plus crier les petits enfans... ce qui ne laisse pas que de flatter mon amour-propre. Sois donc béni, savant chimiste, si ma femme est fidèle toutefois... car si elle ne l'est pas... si j'arrive trop tard... je maudirai ta science et ma guérison... je maudirai tout... le mariage, les femmes, le genre humain tout entier... excepté toi, ma belle et douce Amélie... car enfin, je t'ai rendu ta liberté, et ce serait chose trop miraculeuse que tu eusses négligé de t'en servir, à une époque où les dames se passent si aisément, pour cela, de la permission conjugale... et pourtant, malgré tout, j'espère... L'impossible a toujours eu, pour moi, un charme. Allons, ne nous berçons pas de chimères. Elle est longtemps à sa toilette, ma femme, pour recevoir un étran-

ger... c'est un indice de coquetterie qui me semble d'un fâcheux présage. En l'attendant, faisons l'inventaire du salon... Pour un observateur rien n'est indifférent. Les meubles, les livres, les parfums, vous donnent parfois le mot de l'énigme... les parfums surtout ! c'est souvent la pierre de touche de ces créatures décevantes et nerveuses. —

AIR : Il me faudra quitter l'Empire.

Les doux parfums d'ambre et de violette
 Plaisent au cœur honnête, calme et pur...
 L'eau de Cologne annonce la grisette,
 L'horrible musc trahit un âge mur.
 Le patchouli, cet enfant de la Chine,
 De nos boudoirs aujourd'hui rejeté,
 A quelque temps étourdi la beauté...
 Mais l'enivrante mousseline
 Prouve toujours de la légèreté.

(Il examine le salon)

Ah ! un bouquet de violettes. La violette, emblème de la vertu cachée. Touchante et heureuse allégorie... Un métier à tapisserie. Quel charmant travail !... Que vois-je?... on dirait mon chiffre. Oui, vraiment. Chère petite femme ! on se croirait ici dans l'atrium de Lucrèce. J'en accepte l'augure, le Tarquin excepté, bien entendu... (*Il s'assied dans un fauteuil.*) Ah !, mais, on est très-bien ici... et j'y dresserais volontiers ma tente à la façon des Arabes... à la condition toutefois qu'elle n'y serait pas surmontée du signe vénéré de ces peuplades infidèles.

SCENE III.

JULES, MARIETTE.

MARIETTE (entrant, à part).

Eh bien ! il est sans gêne, ce monsieur-là, comme il se carre dans nos fauteuils... on dirait qu'il est chez lui... (*Haut.*) Madame me suit.

JULES (à part).

Si j'interrogeais cette jeune fille?... (*Haut.*) Y a-t-il longtemps que vous êtes au service de M^{me} d'Aubigny, mon enfant?...

MARIETTE (à part).

Est-il curieux !... Je ne comprends pas qu'on soit... (*Haut.*) Il y a huit jours, monsieur.

JULES.

Alors, tu ne sais rien.

MARIETTE (avec volubilité).

C'est ce qui vous trompe, monsieur, je sais tout. Je sais que ma maîtresse est mariée. Quand je dis mariée, c'est comme si elle ne l'était pas, et même pis... car elle a tous les ennuis du mariage sans en avoir les avantages.

JULES.

Comment, elle n'est pas encore consolée du départ de son mari?...

MARIETTE.

Oh ! ça commence à venir.

JULES.

Ah !

MARIETTE.

Voudriez-vous pas qu'elle passât toute sa vie à le pleurer!...

JULES.

Mais...

MARIETTE.

Un homme qui vous plante là, le premier quartier de la lune de miel.

JULES.

Mais son départ était un acte de générosité, car enfin, il était...

MARIETTE.

Il était très-laid, c'est vrai... mais mieux vaut avoir un mari laid que de n'en pas avoir du tout... c'est mon principe.

JULES.

Je croyais qu'il l'avait laissée libre...

MARIETTE.

Libre, monsieur... quand on a de la vertu, on prend un mari avec beaucoup de plaisir... certainement... mais un amant, ça donne à réfléchir. Si le divorce encore était permis, on pourrait s'en consoler, un de perdu, dix de retrouvés... mais vous condamner à un veuvage éternel, cela crie vengeance au ciel... et si j'étais à la place de madame !

JULES.

Que feriez-vous ?

MARIETTE.

Je ferais... je ferais... je ne sais pas ce que je ferais. .

JULES.

J'ai peur de le deviner.

MARIETTE.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Quand une femme est lasse du veuvage
 Ell' prend quatr' témoins, un futur...
 Pour s'consoler, un autre mariage
 Fut toujours le moyen l'plus sûr.

JULES.

Mais si l'époux existe.

MARIETTE.

Ah ! dame !

Il doit revenir ou trembler,
 Car il faut bien qu'un' pauvre femme
 Trouve un moyen de s'consoler.

JULES (à part).

Quels principes !... Décidément ma femme a là, près d'elle, une fille très-dangereuse, et si je reste, comme je l'espère, je commencerai par la mettre à la porte.

MARIETTE.

Voici madame...

Amélie entre. Mariette sort.

SCÈNE IV.

JULES, AMÉLIE.

JULES (à part).

Comme elle est jolie, ma femme !... (*S'avançant.*)
 Madame, voici une lettre qui vous expliquera le motif de ma visite.

AMÉLIE.

Une lettre de M. d'Aubigny, de mon mari...

JULES (pendant qu'Amélie ouvre la lettre).

Je n'avais pas encore bien compris toute la grandeur de mon sacrifice.

AMÉLIE (lisant).

« Madame... » (*A part, avec chagrin.*) Madame...
 « le porteur de cette lettre est M. Édouard d'Aubray, l'un de mes meilleurs amis. Étranger à Paris, il a désiré être recommandé auprès de vous, et je n'ai pu lui refuser ce léger service. Veuillez donc l'accueillir comme un ami, comme un frère, en souvenir du lien fatal qui fera à la fois le bonheur et le tourment de ma vie. »
 Monsieur, vous êtes le bienvenu... usez de mon crédit, de celui de ma famille; avec cette lettre, monsieur, vous n'êtes plus un étranger pour nous, vous êtes un ami.

JULES (qui s'est incliné, à part).

Quel effet produit ma recommandation !... c'est très-flatteur... (*Haut.*) Ne pourrais-je présenter mes respects à M. votre père !... mon ami d'Aubigny m'en a fait un si grand éloge que je brûle du désir de lui serrer la main.

AMÉLIE.

Mon père est absent, monsieur.

JULES (à part).

Tant mieux !... (*Haut.*) Pas pour longtemps j'espère ?

AMÉLIE.

Mais je ne sais.

JULES.

Il est en province?...

AMÉLIE.

Un peu plus loin.

JULES.

En Italie peut-être?

AMÉLIE (vivement).

Il aimait tant M. d'Aubigny que nous n'avons pu le retenir.

JULES (à part).

Ce cher beau-père ! quel chemin il va faire s'il court toujours après moi !... (*Haut.*) Si j'ai un conseil à vous donner, madame, c'est d'inviter M. votre père à revenir au plus vite... d'Aubigny n'est plus en Italie.

AMÉLIE.

Il est en France peut-être?...

JULES.

Ah ! pour cela, c'est un secret que seul je connais, et que j'ai juré de ne révéler à personne.

AMÉLIE (souriant).

Ah ! alors vous vous parjurerez.

JULES.

Comment, Madame?

AMÉLIE.

Et d'abord, je vous préviens que je vous retiens jusqu'à ce que vous m'ayez révélé la retraite de mon mari.

JULES (souriant).

Mais je ne suis pas en sûreté ici !

AMÉLIE.

A quel hôtel êtes-vous descendu, M. d'Aubray?...

JULES.

A l'hôtel de Paris, rue Richelieu... (*Amélie soune, à part.*) Est-ce qu'elle va sérieusement m'installer, chez elle?...

AMÉLIE (à Mariette, qui paraît).

Envoyez Julien à l'hôtel de Paris, rue Richelieu, chercher ce qui appartient à M d'Aubray... Monsieur, veuillez écrire un mot à votre maître d'hôtel.

JULES.

Mais, madame...

AMÉLIE.

Oh ! ne craignez rien, monsieur, je ne suis pas seule... mon frère est ici, et il vous tiendra meilleure compagnie que je ne pourrais le faire.

JULES.

Permettez-moi d'en douter... (*Allant à la table*)
Vous le voulez donc?...

AMÉLIE.

Je l'exige

JULES (à part, en écrivant).

De plus en plus flatteur... Mais si elle reçoit tous mes amis avec le même empressement...

Il remet à Mariette le billet qu'il a écrit.

MARIETTE (à part).

Le voilà installé!... Après tout, c'est le mari qui l'envoie... (*Elle sort.*)

JULES (à part).

Quel coup d'œil malin m'a jeté la soubrette!... Est-

ce que par hasard, ce serait à mes agrémens personnels plutôt qu'à ma lettre de recommandation que je devrais une réception aussi gracieuse?... Morbleu !... (*Froidement.*) Nous verrons !

AMÉLIE qui s'est assise a repris son métier à tapisserie et fait signe à Jules de s'asseoir).

Vous voyiez souvent mon mari, monsieur ?

JULES.

On ne peut être plus unis que nous deux, nous étions inséparables.

AMÉLIE.

Et vous, qui êtes son ami, n'avez-vous jamais tenté de faire cesser une absence qui prête à la malignité publique et plonge une famille dans le désespoir.

JULES.

Oh ! Madame, j'ai souvent essayé de vaincre une résolution aussi singulière, mais j'ai trouvé d'Aubigny inébranlable.

AMÉLIE.

Concevez-vous, monsieur une pareille conduite ?...

JULES (avec galanterie).

Non, madame, surtout depuis que je vous ai vue.

AMÉLIE (avec embarras).

Monsieur... (*A part.*) Comme il me regarde !

JULES (à part).

Elle baisse les yeux !... Elle n'est pas habituée aux complimens... (*Haut.*) Mon ami d'Aubigny s'était fait le serment de ne pas vous épouvanter de sa laideur, et

pour l'en dégager, il eut fallu un miracle... par exemple, qu'il retrouvât sa figure d'autrefois... Ce qui rentrerait dans la féerie ; quand il a juré quelque chose, il a l'habitude de tenir parole. Que voulez-vous ? c'est un être extraordinaire... un original ! En voulez-vous une preuve?... Au mois de janvier dernier, à Rome, par un froid de six degrés, il fit le pari de descendre le Tibre assis sur un glaçon, et il gagna son pari... Il gagna aussi une fluxion de poitrine qui mit ses jours en danger.

AMÉLIE.

Quelle imprudence, mon Dieu !

JULES.

Oui, mais j'ai tenu ma parole !...

AMÉLIE.

Hein ?...

JULES.

Disait mon ami d'Aubigny.

AMÉLIE.

Ah !

JULES (à part).

Diable ! ne nous trahissons pas !... (*Haut*). Voilà comme il est... S'il jurait d'escalader les montagnes de la lune...

AMÉLIE (riant).

Il le ferait peut-être ?...

JULES.

Il l'essaierait du moins. On ne peut rien demander de plus à un homme.

AMÉLIE.

Ce sont des folies de jeunesse qui passeront bientôt, je l'espère.

JULES (sérieusement).

Vous vous trompez, madame, c'est le résultat de convictions profondes.

AMÉLIE.

Ainsi, monsieur, vous partagez ses opinions?

JULES.

Complètement.

AMÉLIE.

Comme lui, vous eussiez abandonné votre femme?

JULES.

Ah ! là, je commence à ne plus partager les excentricités de mon ami... et je crois même que si, au lieu de regarder dans une glace, il eût regardé plus longtemps sa femme, je crois... qu'il serait encore ici.

AMÉLIE.

Monsieur...

JULES (à part).

Elle rougit. Charmante petite femme !

AIR :

Cette rougeur...

AMÉLIE.

Quelle frayeur...

JULES.

Charme mon cœur.

AMÉLIE.

Trouble mon cœur !

JULES.

Voyons, morbleu !

AMÉLIE.

De quelque aveu

JULES.

Si c'est un jeu.

AMÉLIE.

J'ai peur, mon Dieu !

JULES.

Mais vous, madame, depuis votre veuvage, comment se passe votre existence ?

AMÉLIE.

Je l'attends.

JULES.

Et comptez-vous l'attendre...

AMÉLIE.

Jusqu'à ce qu'il arrive.

JULES.

Cela peut vous mener loin.

AMÉLIE.

Oh ! il reviendra.

JULES.

Qui vous le fait croire ?

AMÉLIE.

Mon cœur me le dit.

JULES (à part).

Il me prend des envies de lui sauter au cou ! Contons-nous. (*Haut.*) Et en attendant, vous voulez continuer cette vie isolée et triste que vous menez depuis son départ ?

AMÉLIE.

Que voulez-vous que je fasse ?

JULES.

Mais cela est-il juste?... Pourquoi subiriez-vous les conséquences des singularités de M. d'Aubigny? Voyez le monde. Une jolie femme appartient à la société... c'est un vol que vous lui faites... et toutes les lois humaines punissent le vol.

AMÉLIE.

Monsieur, ce langage...

JULES.

Vous pouvez l'écouter, madame, je suis l'ami de votre mari.

AMÉLIE.

Mais, monsieur, une jeune femme, seule, isolée, qui se jette de gaieté de cœur dans le tourbillon du monde est bien vite entraînée par lui.

JULES.

Eh ! laissez-vous aller, madame ; le mouvement, c'est la vie.

AMÉLIE.

Monsieur, un pareil conseil...

JULES.

Vous pouvez le suivre, madame ; ne suis-je pas l'ami de votre mari? Oui, la société est un bal immense, un chassez-croisé général, où l'on se prend, où l'on se quitte, le sourire sur les lèvres, où il n'y a de constant que l'inconstance même. Oh ! je donnerais la moitié de ma vie pour vous entraîner dans cette sphère heureuse et brillante. (*A part.*) Machiavel ! (*Haut.*) Il y a bal ce soir à l'Opéra, permettez-moi de vous y conduire.

AMÉLIE (se levant).

Monsieur !

Même air.

JULES.

Ah ! sa fureur...

AMÉLIE.

Quelle frayeur !

JULES.

Charme mon cœur.

AMÉLIE.

Glace mon cœur.

JULES.

Vite, morbleu !

AMÉLIE.

C'est un aveu !

JULES.

Risquons l'aveu.

AMÉLIE.

J'ai peur, mon Dieu !

AMÉLIE (froidelement).

Pardon, monsieur, mais ne m'avez-vous pas répété plusieurs fois que vous étiez...

JULES.

L'ami de votre mari... certainement, et je m'en fais honneur.

AMÉLIE.

Eh bien ! je félicite M. d'Aubigny de sa perspicacité. Il sait fort bien placer sa confiance.

JULES.

Mais je ne le trahis pas, madame.

AMÉLIE.

Et que faites-vous donc, monsieur ?

JULES.

Ne vous a-t-il pas délaissée ? n'êtes-vous pas libre ? En abandonnant une femme aussi belle, aussi accomplie, il a rompu tous les liens qui vous unissaient à lui ! Oh ! si je pouvais conquérir par mon amour et ma persévérance, une affection qu'il n'a due qu'à un instant de dévouement, mais qu'il n'a pas su conserver... je n'aurais pas assez de ma vie entière pour vous bénir et vous adorer.

Il tombe à ses genoux et lui prend la main, qu'elle retire.

AIR : *Oui, je t'aime d'amour, ô ma belle Bretagne.*

Oh ! laissez-vous aller au transport qui m'enflamme.

AMÉLIE.

Monsieur, relevez-vous.

JULES (à part).

C'est un ange accompli.

(Saisissant sa main avec plus de chaleur encore.)

Non, je reste à vos pieds, ô séduisante femme !

AMÉLIE (de même).

Mais de grâce, monsieur...

JULES (lâchant sa main, à part).

Ah ! diable ! elle a faibli !

(Il reste à genoux et chante en la regardant avec émotion.)

Dans mon cruel martyr

J'attends avec frayeur

L'arrêt qui va détruire

Ou combler mon bonheur !

(A part.)

Mon audace est extrême ;
Ah ! comment va-t-elle l'accueillir ?

AMELIE (avec dignité).

Monsieur, à l'instant même,
A l'instant, oui, vous allez partir.

JULES (se relevant, avec force, à part).

Pour moi, bonheur extrême !

Oui, je m'en vais partir,

Mais c'est pour revenir.

SCENE V.

LES MÊMES, MARIETTE.

MARIETTE.

Madame, madame, une lettre.

AMÉLIE (la prenant).

C'est bien. Monsieur, comme je ne pense pas avoir
l'honneur de vous revoir, je vous prie de vouloir bien
recevoir mes adieux.

MARIETTE.

Monsieur ne reste pas ?

AMÉLIE.

Monsieur s'est rappelé une affaire qui nécessite son
départ subit de Paris. Monsieur...

Elle fait une profonde révérence et sort.

JULES (s'inclinant).

Madame...

MARIETTE (de même).

Monsieur...

JULES (de même).

Mademoiselle...

MARIETTE (de même, à part).

Ils étaient si bien ensemble, c'est singulier. Au fait, je ne suis ici que depuis huit jours, et... (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

JULES, *seul.*

Elle me renvoie... elle me chasse honteusement, quel bonheur, quelle joie ! Ma femme est fidèle, ma femme est un ange de vertu qui ne vit que pour moi, qui m'aime... qui m'adore... c'est-à-dire qu'elle ne peut pas me souffrir... qu'elle me déteste ; car enfin, elle est restée là, froide, insensible, glacée... si ma vue lui avait inspiré la plus mince émotion, la plus légère sympathie, je l'aurais vu, je l'aurais deviné... elle se serait trahie, à son insu... non, ma présence lui déplaît... je lui suis antipathique... elle ne m'aimera jamais. Puis-je croire que cette froideur, cette répulsion se dissipe tout-à-coup lorsque je lui aurai dit : Madame, je suis votre mari ! Quel mot magique ! quel mystérieux Sésame ! je suis votre mari ! c'est-à-dire, vous êtes mon bien, ma propriété, mon esclave. Vous ne m'aimez pas, ça m'est égal. Vous me détestez, bagatelle. Je suis votre mari, et de par la loi et la justice, vous devez... amère dérision ! mais non... j'ai juré de ne me faire connaître que dans le cas où je serais aimé... et maintenant que je sais à quoi m'en tenir, mon parti est pris. Allons, Juif-Er-rant, reprends ton bâton et ta besace et continue de parcourir le monde. Où irai-je, à présent ? en Russie ? demander aux glaces du Nord d'éteindre le feu de mon cœur... car je suis forcé de l'avouer... je l'aime, je l'adore, j'en suis fou... elle est si belle, si douce, si charmante ! vingt fois j'ai été tenté de la prendre dans mes bras, de la serrer sur mon cœur en lui criant ce mot ri-

dicule... ce mot brutal, absurde : Je suis ton mari ! et quand je pense qu'il faut renoncer à elle... la quitter pour toujours... Oh ! je suis le plus malheureux des hommes !

SCÈNE VII.

JULES, MARIETTE.

MARIETTE.

Vous êtes encore ici, monsieur ?

JULES.

Oui, je m'étais oublié... un instant... mais je pars. (*D'un ton pénétré.*) Je pars... tu aimes bien ta maîtresse, Mariette ?

MARIETTE.

Oh ! oui... elle est si bonne !

JULES (*lui donnant une bourse*).

Sois-lui toujours attachée... cela te portera bonheur.

MARIETTE.

Mais cela commence déjà.

JULES (*tristement*).

Adieu, Mariette.

MARIETTE.

Adieu, monsieur... (*à part.*) Comme il a l'air triste ?

JULES (*revenant*).

Mariette !

MARIETTE.

Monsieur ?

JULES (*après un effort*).

Adieu, Mariette.

MARIETTE.

Adieu, monsieur... (*Jules sort lentement d'un côté, Amélie entre de l'autre.*) Pauvre jeune homme ! qu'a-t-il donc ? il m'a tout émue.

SCÈNE VIII.
AMÉLIE, MARIETTE.

AMÉLIE.

Il est parti !

MARIETTE.

Oui, madame ; et si chagrin, si triste...

AMÉLIE.

Regarde donc où il est.

MARIETTE (allant à la fenêtre).

Dans la cour... il s'arrête... il semble hésiter.

AMÉLIE.

Ah ! vraiment !...

Elle va au piano d'un air indifférent et chante.

AIR : *Fillette au corset blanc.*

O toi dont quelque souffrance
Un instant brise le cœur,
Ne bannis pas l'espérance.
L'espérance du bonheur.

(Au deuxième vers du couplet, Jules parait à la porte du salon, s'arrête, écoute et s'avance insensiblement près d'Amélie.)

MARIETTE (à part).

Tiens !.... le revoilà !...

Amélie, se retournant, le regarde en souriant avec coquetterie.

JULES (avec embarras).

Pardon, madame, je parlais... j'ai entendu votre voix, et je suis revenu, magnétisé par elle... Orphée amenait à ses pieds les tigres et les rochers, et je ne suis, hélas ni un rocher, ni un tigre.

AMÉLIE.

Ah ! vous aimez la musique ! cela me réconcilie un peu avec vous... (Elle fait signe à Mariette de sortir.)

MARIETTE (à part).

Voilà qu'elle reparle avec sa petite voix. Si j'y comprends un mot... mais n'étant ici que depuis huit jours... (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

JULES, AMÉLIE.

JULES.

Permettez-moi de m'étonner qu'une âme aussi calme, aussi froide que la vôtre, possède des accens qui pénètrent jusqu'au fond du cœur.

AMÉLIE.

Ah ! vous me croyez froide, insensible, parce que je n'ai pas répondu aux galanteries banales d'un étranger... Voilà comme vous jugez les femmes... quand elles sont réservées, vous les accusez de manquer d'âme... si elles sont affectueuses, elles se jettent à votre tête.

JULES (à part).

Quel langage ! me serais-je trompé ?...

AMÉLIE (en minaudant).

Aussi, nous sommes souvent obligées de cacher nos sentimens.

JULES (à part).

Ah ! mon Dieu ! comme elle me dit cela... est-ce que par hasard.

AMÉLIE.

Êtes-vous musicien, M. d'Aubray ?

JULES.

Comme tout le monde... fort peu.

AMÉLIE.

Connaissez-vous ce nocturne ?...

JULES (regardant l'album).

L'étoile du berger... C'est déjà un peu... mais c'est toujours nouveau.

AMÉLIE.

L'avez-vous chanté quelquefois?...

JULES.

Quelquefois... comme tout le monde... fort mal.

AMÉLIE.

Il est charmant !

JULES (avec intention).

Et surtout fort sentimental.

AMÉLIE (avec embarras).

Je l'adore... et si je ne craignais d'abuser de votre complaisance...

JULES.

En quoi donc, madame?...

AMÉLIE.

C'est peut-être bien indiscret ce que je vais vous demander là, mais il y a si longtemps que je chante... toute seule.

JULES.

Quoi, madame... ce duo!... *l'Étoile du berger*?

AMÉLIE.

Je vous en prie...

Elle va au piano.

JULES (à part).

Diable ! diable !

AMÉLIE.

Eh bien ! monsieur, quand vous voudrez.

JULES.

J'y suis, madame... (*à part.*) C'est-à-dire que je n'y suis pas du tout.

AMÉLIE (prélude).¹**RÉCITATIF.**

L'étoile du berger se lève,
 Mais Péblo tarde bien longtemps,
 Viens, mon amour, viens, mon seul rêve,
 Viens, mon Péblo, viens, je t'attends.

JULES (à part).

Elle a une voix charmante, ma femme, mais elle y
 met trop de...

AMÉLIE.

Eh bien ! monsieur ?

JULES.

Ah ! mille pardons, madame...

(Il chante.)

Mon ange aimé, ma blanche idole ;

AMÉLIE.

Péblo vous arrivez bien tard !

JULES.

L'orage arrêta ma gondole,
 Mais le cœur n'est pas en retard.

AMÉLIE.

Bien vrai !...

JULES.

Ton amour me soupçonne !

AMÉLIE.

Oh ! j'éloigne ce soupçon-là,
 Ou du moins mon cœur te pardonne,
 (Tendrement, tournant la tête du côté de Jules.)
 Mon Péblo, puisque te voilà !

JULES (à part).

La pantomime me semble un peu expressive !

AMÉLIE.

Allons donc ! vite l'ensemble !

JULES.

L'ensemble... c'est juste.

ENSEMBLE.**AMÉLIE.**

Bonheur extrême,
Lorsque ta voix
Me dit : je t'aime,
Oui, je la crois.

JULES.

Bonheur extrême,
Sa douce voix
Me dit : je t'aime,
Et je la crois.

AMÉLIE.

Mais vous chantez très-bien, monsieur, avec un goût !...

JULES (avec ironie).

Et vous, madame, avec une âme...

AMÉLIE.

Voyons, le second couplet.

JULES (à part).

Allons, c'est un parti pris... Décidément on a trop cultivé les dispositions musicales de ma femme.

AMÉLIE (avec beaucoup d'expression).

Redis, Péblo, redis encore
L'aveu charmant de ton amour.

JULES (à part).

C'est très-clair... elle veut que je lui fasse une déclaration en *la mineur*.

AMÉLIE.

Mais vous ne suivez pas.

JULES (se hâtant de chanter).

Nina, je t'aime, je t'adore.

AMÉLIE (avec encore plus d'expression).

Oh ! je veux te dire à mon tour :
Mon Péblo, je t'aime, je t'aime...

Ton amour réjouit mon cœur,
Le mien te charme-t-il de même?

JULES (à part).

Non, jamais on n'a vu pareille franchise.

AMÉLIE.

Répondez donc, monsieur.

JULES (à part).

J'enrage!...

(Chantant avec rage.)

Je suis au comble du bonheur!

ENSEMBLE.

(Jules chante en se promenant avec agitation).

AMÉLIE.

Bonheur extrême!

Ta douce voix

Me dit : je t'aime,

Et je la crois.

JULES (chante malgré lui).

Oh ! c'est infâme !

Oui, c'en est fait,

Je la déteste !

Vite, mon chapeau !

(Il prend son chapeau et va sortir.)

AMÉLIE (se levant).

Merci, monsieur, vous m'avez fait le plus grand plaisir !

JULES.

Madame, enchanté d'avoir pu vous procurer... Je ne veux pas abuser davantage. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

AMÉLIE.

M. d'Aubray?...

JULES (s'arrêtant).

Madame...

AMÉLIE.

Avez-vous fait beaucoup de conquêtes dans votre vie?...

JULES.

Madame, cette question.

AMÉLIE.

C'est que vous me semblez bien peu connaître le cœur des femmes.

JULES.

Oh !

AMÉLIE.

Et surtout bien prompt à vous décourager.

JULES (à part).

Ah ! par exemple, ce n'est plus de l'amour en *la* mineur... c'est de la prose parfaitement intelligible.

AMÉLIE.

Tenez, M. D'Aubray, votre physionomie bonne et loyale, votre sincère amitié pour mon mari, m'inspirent une confiance... Je serai franche avec vous...

JULES (à part).

Au fait, voyons jusqu'où elle ira.

AMÉLIE.

Je m'enuie... je m'ennuie horriblement...

JULES.

Et madame cherche à se distraire?

AMÉLIE.

Tout à l'heure, vous m'avez dit des paroles que je m'étais dites bien souvent tout bas... Vous m'avez présenté des images dont l'aspect séduisant a plus d'une fois troublé ce repos factice dont je m'entoure.

JULES.

Ah ! ce n'est pas d'aujourd'hui que vous aviez songé...

AMÉLIE.

A tout ce que mon isolement a d'affreux et de cruel... il est vrai, monsieur... mais, jusqu'à ce jour je repoussais avec effroi de telles pensées...

JULÈS.

Maintenant, il paraît qu'elles vous effraient moins.

AMÉLIE.

Que vous dirais-je?... Est-ce la persuasion de votre langage si bien d'accord avec mes propres sentimens... Est-ce que mon cœur gonflé d'ennuis et de chagrins, n'attendait qu'une occasion pour éclater... mais vos discours m'ont tout à fait convaincue, convertie.

JULÈS (à part).

J'ai fait là de belle besogne !

AMÉLIE.

Non, c'en est fait, je ne puis me condamner plus longtemps à cet abandon, à cette solitude qui finirait par me tuer à la longue... Le monde m'appelle, les fêtes, les plaisirs me réclament... Vous l'avez dit : le mouvement, c'est la vie... et, je le sens, je n'ai pas encore vécu.

AIR : *Ah ! Ah ! le drôle d'amour.*

Bals, concerts et fêtes,

Prestige enchanteur,

A vos plaisirs je cours avec ardeur..

Brillantes conquêtes,

Qui flattent le cœur,

Ah ! je le sens, oui, c'est là le bonheur !

Je veux ressaisir au plus vite

Tout le temps que j'ai perdu.

JULÈS (à part).

Voyez donc quel diable l'excite

Après le fruit défendu !

AMÉLIE.

C'en est fait, puisque mon mari
 Me laisse au logis m'ennuyer ainsi,
 Oui, je veux, pendant mes beaux jours,
 M'amuser longtemps, m'amuser toujours.

JULES (à part).

Quelle trainée de poudre!... Et c'est moi qui ait
 fourni l'étincelle.

AMÉLIE.

Ainsi, monsieur, c'est convenu, je suivrai vos con-
 seils, je renonce à ma vie sédentaire, vous serez mon
 protecteur, mon cavalier...

JULES.

Moi!...

AMÉLIE.

Et pour commencer... ce bal de l'Opéra...

JULES.

Ah! oui, où je vous proposais....

AMÉLIE.

De me conduire...

JULES.

Eh bien, madame!...

AMÉLIE.

Eh bien, monsieur, j'accepte.... je vous y accompagne
 ce soir.

JULES.

Ah! ah! vous m'accompagnez ce soir...

AMÉLIE.

Certainement, au bal de l'Opéra.

JULES.

Mais madame...

AMÉLIE.

Il paraît qu'on s'y amuse beaucoup.

JULES.

Oui, oui... on s'y amuse beaucoup... trop... et c'est pour cela...

AMÉLIE.

Que je veux y aller... (*appelant.*) Mariette !

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARIETTE.

MARIETTE (*entrant.*).

Madame!...

AMÉLIE.

Allez rue Vivienne, chez ma lingère, prendre un domino de satin noir.

MARIETTE (*étonnée.*).

Ah ! madame va au bal masqué?...

AMÉLIE.

Oui.

MARIETTE.

Avec monsieur?

AMÉLIE.

Oui.

MARIETTE.

Ah !... (*En sortant.*) Tiens ! tiens ! tiens !

AMÉLIE.

Mariette !

MARIETTE (*revenant.*).

Madame?

AMÉLIE.

Vous ferez servir à souper dans le petit salon.

MARIETTE.

Ah ! madame soupe... toujours avec monsieur?

AMÉLIE.

Si monsieur veut bien me tenir compagnie.

JULES (s'inclinant).

Comment donc, madame, je suis enchanté... (*A part.*)
De plus en plus fort !

AMÉLIE.

Allez, Mariette, et hâtez-vous.

MARIETTE.

Oui, madame... (*A part, en sortant.*) Par exemple,
voilà une aventure que je n'aurais jamais devinée...

SCÈNE XI.

JULES, AMÉLIE.

JULES (à part).

Allons, me voilà en bonne fortune avec ma femme !

AMÉLIE.

Eh bien, monsieur, vous ne me remerciez pas ?...

JULES.

Si, madame, si, je vous remercie, je vous remercie
de toute mon âme.

AMÉLIE.

De quel air vous me dites cela !

JULES.

C'est le trouble... c'est la joie... le bonheur... (*A part.*) J'étouffe.

AMÉLIE.

C'est singulier ! à vous voir, on ne dirait pas que
vous êtes heureux.

JULES.

Chaque visage reflète le bonheur à sa manière... (*A part.*)
Je dois lui paraître stupide... mais ça m'est bien égal !

AMÉLIE.

A la bonne heure... Je veux que vous soyez gai,

joyeux... Car, pour ma part, je vous prévins que je suis disposée à faire des folies.

JULES (à part).

Décidément, je n'ai plus qu'à retenir ma place pour Saint-Pétersbourg.

ARÉLIE.

Mais j'y songe, Mariette est si étourdie, qu'elle est capable de ne remplir qu'à moitié les ordres que je lui ai donnés... et comme je veux que rien ne manque à cette partie improvisée, permettez-moi d'aller voir par moi-même. Ce ne sera pas long... je vous rejoins tout de suite... Allons, M. mon cavalier, votre main... (*Jules lui donne la main jusqu'à la porte du fond; arrivée là, elle se retourne, et lui tendant sa main qu'il a lâchée.*) Au revoir, M. d'Aubray, à bientôt.

JULES (lui baisant la main malgré lui).

A bientôt, madame.

SCÈNE XII.

JULES, seul.

Et moi qui l'accusais de froideur, d'insensibilité, oh ! je me rétracte, madame, je me rétracte. Si vous étiez une statue, vous avez marché vous-même au-devant de votre Pygmalion... car il n'y a pas à dire... elle raffole de moi... et je vous demande un peu... Il faut vraiment qu'elle ait... Ah ! ce serait bien la plus délicieuse aventure... la conquête la plus charmante... si ce n'était pas ma femme. Oh ! c'est indigne ! j'aimerais encore mieux son indifférence, son aversion même. Un souper en tête-à-tête... le bal de l'Opéra. Elle qui me disait encore tout-à-l'heure, ici-même : Eh ! quoi, monsieur, vous, l'ami de mon mari ! Ah ! fiez-vous donc à ces petites figures de séraphins ? Je ne reste pas une minute

de plus... je m'exile... je fuis au bout du monde... je me fais moine, anachorète, derviche, fakir... tout ce qu'il y a de plus solitaire... de plus abrutissant... de plus sauvage. Oh ! les femmes ! les femmes ! Je fais ici le serment... le serment solennel... de les fuir à l'égal des trains de plaisir... et si je manque à cette parole sacrée, puissé-je vivre en ménage jusqu'à la consommation des siècles, avec des amis intimes aussi nombreux que les actionnaires de tous les chemins de fer réunis !

AIR d'Aristipe.

Vit-on jamais position pareille !
 Par le destin suis-je assez torturé?...
 Quand à mes vœux elle fermait l'oreille,
 J'allais partir désespéré.
 Du moins, je me disais encore,
 Cette froideur me répond de sa foi.
 Maintenant, ma femme m'adore,
 Est-il mari plus à plaindre que moi !
 En est-il un plus à plaindre que moi ?

SCÈNE XIII.

JULES, AMÉLIE.

AMÉLIE (rentrant).

Voici qui est fait... Ei maintenant, monsieur, je suis toute à vous.

JULES.

Merci de cet aimable empressement, madame, malheureusement, je ne puis y répondre... comme je le voudrais... car... il faut que je vous quitte.

AMÉLIE. Comment, monsieur ?

JULES. Une affaire indispensable...

AMÉLIE. Vous ne parlez pas sérieusement ?

JULES.

Je n'ai jamais eu moins envie de plaisanter qu'en ce moment.

AMÉLIE.

Moi qui me promettais tant de plaisir... avec vous. Mais je ne veux pas que vous vous gêniez... entre amis. J'irai seule.

JULES.

Seule ! au bal de l'Opéra ! Madame, y pensez-vous !

AMÉLIE.

Croyez-vous donc que je manquerai de cavalier ?

JULES.

Au contraire, madame, mais les convenances...

AMÉLIE.

Oh ! ceci me regarde.

JULES.

Mais songez vous à votre mari, à cet infortuné d'Aubigny, qui, sur la terre étrangère, où il gémit loin de vous...

AMÉLIE.

Mon mari, monsieur, je n'en ai pas, vous le savez... je suis libre... je suis... veuve, et j'en veux tous les privilèges.

JULES (à part).

Elle est perdue. Après tout, elle est ma femme, elle porte mon nom, un nom honorable... et je ne dois pas souffrir.

AMÉLIE (se regardant dans une glace).

Quelle coiffure me conseillez-vous pour ce soir ?

JULES (dans une grande agitation).

Madame, vous n'irez pas à ce bal !

AMÉLIE. Monsieur !

JULES (changeant de ton).

Vous n'irez pas à ce bal, vous sentirez que ce n'est pas là votre place.

AMÉLIE. Mais vous-même, il n'y a qu'un instant...

JULES.

Et si tout cela n'avait été qu'une épreuve, madame!

AMÉLIE. Que dites-vous?

JULES.

Si j'étais... si c'était d'Aubigny lui-même qui m'eût envoyé?

AMÉLIE. M'espionner!

JULES. Vous surveiller, madame.

AMÉLIE.

Eh! monsieur, le mot n'y fait rien, et vous avez osé!

JULES.

J'obéissais à mon malheureux ami. Va trouver ma femme, me dit-il un jour, si elle m'aime encore, si elle est digne de moi, je retrouverai dans son amour la force de trahir mon serment... si elle ne m'aime plus, si elle en aime un autre...

AMÉLIE. Eh bien?

JULES.

Il n'acheva pes... les sanglots lui coupèrent la parole.

AMÉLIE. Ce pauvre ami!

SCÈNE XI V.

LES MÊMES, MARIETTE.

MARIETTE.

Madame, j'ai fait placer le domino dans votre chambre... et le souper sera prêt pour l'heure que vous désignerez.

JULES. Adieu, madame.

MARIETTE. Eh bien! il s'en va encore!

AMÉLIE.

Renvoyez le domino... décidément, nous n'irons pas au bal. Monsieur préfère passer avec moi la soirée en tête-à-tête.

JULES. Madame, cette plaisanterie...

MARIETTE (bas à Amélie).

Madame, y pensez-vous... si par hasard votre mari!

AMÉLIE.

Mon mari... mais je ne vois rien là dont il puisse s'offenser !

MARIETTE. Ah ! (à part.) Au fait, c'est possible.

JULES.

Rien dont il puisse s'offenser ! comment, madame ! ce bal de l'Opéra... ce souper en tête-à-tête avec...

AMÉLIE. Le plus intime de ses amis.

JULES.

Et ce nocturne, madame... *l'Etoile du Berger*... en mi mineur... viens, mon Péblo, je t'aime... je t'aime !

AMÉLIE.

Excusez mon ingénuité, monsieur, je ne pensais pas qu'il fût défendu à une femme de chanter un nocturne sentimental... avec... son mari.

JULES. Plaît-il, hein !

MARIETTE. Quoi ! monsieur serait...

AMÉLIE. Lisez cette lettre, monsieur.

JULES (prenant la lettre).

De votre père.

AMÉLIE.

Qui m'instruit de votre guérison miraculeuse, de votre départ pour la France.

JULES. En effet !

AMÉLIE.

Et accusez, si vous le voulez, la perspicacité de mon cœur, car il a fallu tous ces renseignemens pour que je puisse vous reconnaître.

JULES (lui baisant la main).

Oh ! je suis le plus heureux des hommes !

AMÉLIE.

Ah ! monsieur, vous vous avisez de vouloir séduire votre femme !

JULES.

De grâce, n'abusez pas de vos avantages... vous vous êtes si bien vengée !

MARIETTE.

Oui, madame, il faut pardonner à monsieur, un mari qui fait la cour à sa femme, c'est si rare !

AMÉLIE.

Soit, mais à une condition, c'est que vous continuerez le plus longtemps possible le rôle de M. d'Aubray.

JULES.

Toute ma vie... (*à part.*) Ne fût-ce que pour empêcher mes amis de le remplir à ma place !

CHOEUR FINAL.

Enfin le sort nous rassemble
Et le bonheur est certain,
Quand ainsi l'on voit ensemble
Marcher l'amour et l'hymen.

AMÉLIE (au public, montrant son mari).

AIR : *A la pâleur de ton visage.*
Vous connaissez tous sa folie,
Il a juré, vous l'avez vu,
De retourner en Italie
S'il était ici mal reçu.
Ah ! comment sera-t-il reçu ?
Messieurs, aurez-vous l'indulgence
De m'aider à bien l'accueillir,
Et d'applaudir par complaisance
Pour l'empêcher de repartir.

ENSEMBLE.

Applaudissez par complaisance, etc.

FIN.